



MACHIN LA HERNIE

CRÉATION 2016

Coproductions :

LZD Lézard Dramatique.

Le Tarmac - La Scène Internationale Francophone - Paris.

Figuière-Festival et Madame Combard.

En partenariat avec la Compagnie Les Bruits de la Rue.

Avec le soutien du Festival Mantsina sur scène (Brazzaville) 2015

et l'aide du FIACRE Auvergne- Rhône-Alpes 2015

JEAN-PAUL DELORE

LZD
LÉZARD DRAMATIQUE

MACHIN LA HERNIE

Texte de **Sony Labou Tansi (Revue Noire Editions)**

Adaptation et mise en scène : **Jean Paul Delore**

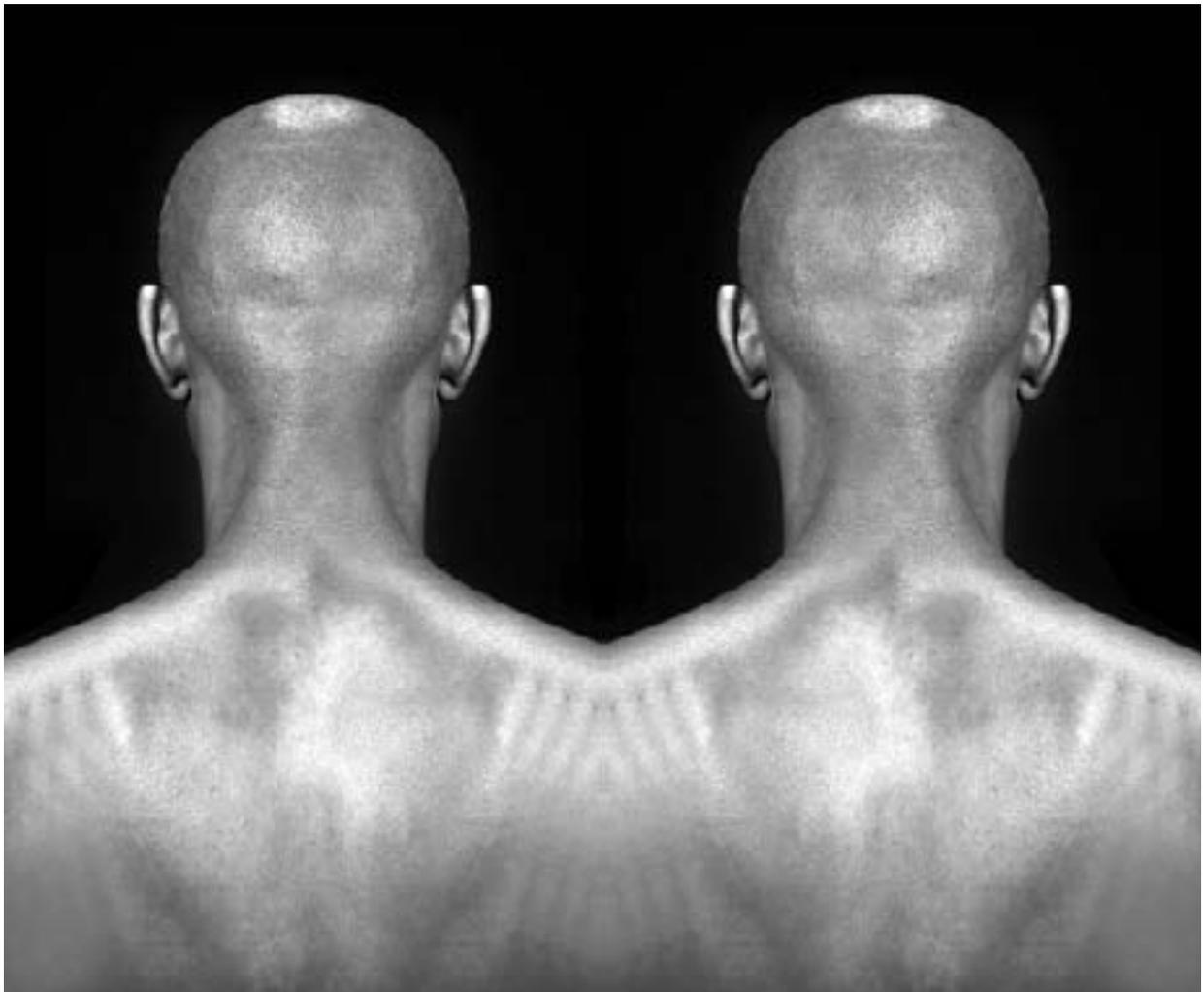
Avec : **Dieudonné Niangouna**

Musique sur scène : **Alexandre Meyer**

Collaboration artistique et création costumes : **Catherine Laval**

Création Vidéos / Photos : **Sean Hart**

Régies : **Bastien Lagier**



MACHIN LA HERNIE

EST UN ROMAN FLEUVE DE 300 PAGES.

DIEUDONNÉ NIANGOUNA INCARNE LA PAROLE D'UN HOMME SEUL, DICTATEUR ENCERCLÉ PAR SES FANTASMES, EN CONFLIT AVEC SA CONDITION, SON « ÉTAT HONTEUX ».

L'œuvre publiée de **Sony Labou Tansi** fuse dans tous les genres et dans tous les sens. Tel le jardin Borgesien « aux sentiers qui bifurquent » elle se présente à nous comme un labyrinthe.

Les mots du grand dramaturge congolais dont on célèbre **le vingtième anniversaire de la disparition en 2015**, jalonnent nombre de créations du programme Carnets Sud/Nord, projet de création et de coopération culturelle menée, depuis 2002, du Mozambique à la RDC en passant par l'Afrique du Sud.

Edité à Revue Noire Editions en 2005, *Machin la Hernie*, roman fleuve (le fleuve Congo?) est probablement la version originale de *l'Etat honteux* paru au seuil en mai 1981. Dans ce monologue « extérieur » un homme seul, dictateur encerclé par ses fantômes, règle ses comptes avec son intime condition (son état honteux) confondue avec celle de la nation qu' il a créée et qui l 'étouffe.

Dans son journal de bord, Labou Tansi lève toute ambiguïté :

« 21 décembre 1973 le général Mobutu : encore un général. Le seul président africain que j'ai failli prendre au sérieux; tu sais ?

Le mecton du Zaïre. Il vient de faire son numéro général d'horloge parlante : il prend le pays pour un coin de son sexe.

Un président bagarreur de rues, tu ne peux pas deviner ce que c'est encombrant. Et il va planter des slogans à la radio tous les jours. Nous avons de quoi pas s'ennuyer...»

**NOUS SOMMES LES LOCATAIRES DE LA LANGUE FRANÇAISE.
NOUS PAYONS RÉGULIÈREMENT NOTRE LOYER.
MIEUX MÊME : NOUS CONTRIBUONS AUX TRAVAUX D'AMÉ-
NAGEMENT DANS LA BARAQUE.
NOUS SOMMES EN PARTANCE POUR UNE AVENTURE DE COPRO-
PRIATION.**

SONY LABOU TANSI

COMBAT DE PROSE - PROSE DE COMBAT.

Dans *Machin la Hernie* il y a un homme, **Martillimi Lopez**, qui à lui seul par la parole en fait exister un milliers d'autres. Il décrète le culte national de ses organes génitaux (comme chez Rabelais, l'humanisme en moins?), sa honteuse hernie, en emblème et solution de la Nation. Il parle sans ponctuation, du pays, du monde, et surtout de lui-même (une ruine intime qu'il nous conduit à visiter, comme chez Céline?) en passant du je au il puis au nous en plaintes brillantes, en dénis grandioses.

Il met en scènes ses supposés sujets, ses ennemis, ses collègues présidents des autres pays, ses putains, ses fantassins, ses artistes, son peuple, ses femmes, ses journalistes, sa mère, ses généraux etc... Manipulateur odieux, inspiré et envoutant des autres et de sa propre palilalie*, Martillimi Lopez ouvre brutalement pour nous le livre oral de son destin dérisoire qu'il imagine messianique (comme le Quichotte de Cervantes?) et qu'il ne peut refermer.

Réflexion ironique et satirique sur la vanité du pouvoir et l'échec de la puissance, sur le besoin d'être aimé, sur la condition masculine et la solitude, à ce stade-ci de la démesure on peut se demander si *Machin la Hernie* n'est pas aussi une métaphore de l'Artiste en général et de l'Acteur en particulier qui ne pouvant dominer le monde en est réduit à l'interpréter...

Confier cette partition monstrueuse à l'acteur **Dieudonné Niangouna** (compagnon de travail depuis presque vingt ans) relève presque de l'évidence. Dieudonné Niangouna met en scène comme il parle, parle comme il écrit, écrit comme il joue : brûlant la chandelle par les trois bouts. **Locataires de la langue française (avec quelques loyers payés d'avance) Sony et Dieudonné longent la même nuit côte à côte.**

Alors, la dérision et la parodie, la honte, le pressentiment de la démesure de l'horreur, la quête amoureuse dans l'œuvre de Sony, la folie et la peur, le chagrin et l'insolence, le sexe dément, la rage, le rire ignoble que porte comme nul autre l'acteur Niangouna, sont choses familières pour ces deux poètes. Les héros de la civilisation du désastre qu'ils écrivent ou incarnent, qu'ils soient tyrans ou petits garçons de cour, dessinent les contours d'une même silhouette d'homme masculin.

Mais ne nous y trompons pas, il n'a rien de spécifiquement congolais ou africain, cet homme acteur, jouisseur et victime du chaos.

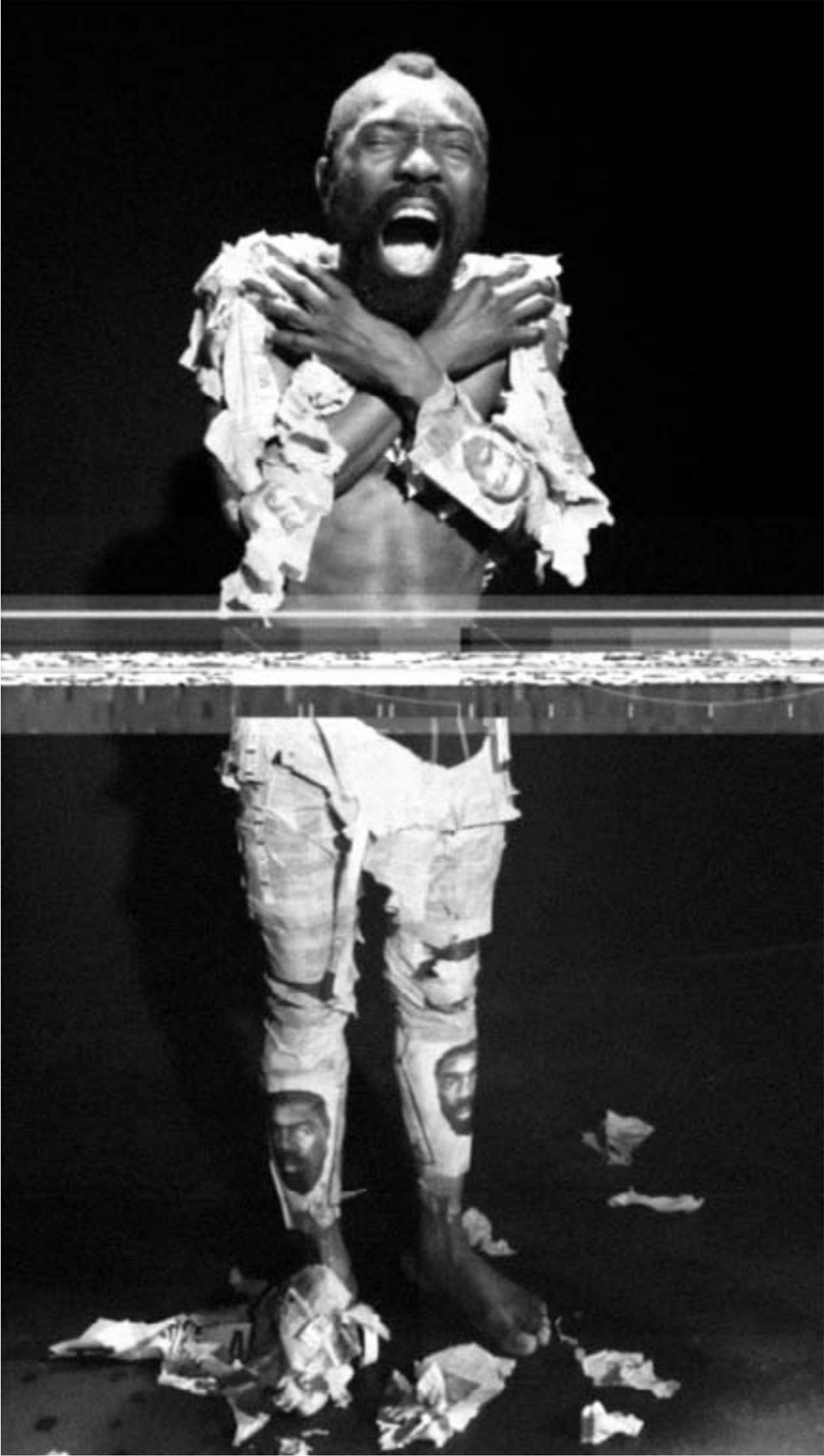
Il a uniquement les qualités de l'homme moderne : agité, perdu, amoureux, sale, incohérent et puissant.

L'homme tout court dans ce monde ci, incapable de se résigner avec son désir et sa peur au ventre. Un homme honteux qui reste affreusement triste et seul avec les mots de son interminable révolte, son interminable agonie ».

Jean Paul Delore

*Palilalie, nom féminin singulier : Psychiatrie, psychopathologie. Répétition de un ou de plusieurs mots, de syllabes, d'onomatopées, sur un rythme parfois très rapide, dans les démences, les troubles schizophréniques et certaines affections neurologiques





© SEAN HART / COSTUME : CATHERINE LAVAL - 2016

B M : Pourriez-vous nous donner les raisons qui vous ont amené à travailler à nouveau sur un texte de Sony Labou Tansi ?

JP D : Plus je découvre Sony, plus je suis convaincu qu'il y a, dans sa poésie et dans sa prose, une dimension orale qui est une mine sans fond pour le théâtre.

Il y a aussi chez lui cette jeunesse permanente, cette vitalité, cette rapidité, cette intelligence qui font passer d'une chose à une autre. Poème, essai, roman, correspondance, interview composent un seul et même voyage discontinu et acharné. Sony est toujours devant nous, on ne peut jamais le rattraper. Il nous contraint à aller dans

B.M : Sony est un dramaturge qui a laissé un grand nombre de pièces publiées et d'autres inédites, pourtant vous allez mettre en scène un énorme roman, Machin la hernie, matrice de son deuxième roman publié, L'État honteux. Pourquoi avoir choisi ce texte ?

JP D : J'ai d'abord lu L'État honteux avec cette immédiate sensation qu'il s'agissait d'un texte fait pour être dit. Je tournai sur place en le lisant comme le président Martillimi Lopez, le personnage central, qui se retourne sur son passé et s'envoie vers le futur tout en passant son temps à imaginer et déjouer des complots. Ventriloque de l'Etat qu'il dirige et de son état de garçon sexué.

Plus tard, Nicolas Martin-Granel et Greta Rodriguez m'ont parlé d'un manuscrit fou sauvé des souris, des bombes et de l'oubli, dans la maison de Sony à Brazzaville, presque par hasard comme d'une version antérieure à L'État honteux. Ils se sont battus pour le publier et j'ai lu Machin la hernie.

J'ai constaté combien cette version était encore plus physique. J'ai été frappé par sa démesure, par ce fleuve de mots et le vertige que procure cette prise de parole, un véritable putsch verbal, qui fait avancer une histoire en la bégayant.

B M : Comment avez-vous abordé ce texte ?

JP D : Je monte rarement des pièces de théâtre, comme si, d'une certaine façon, je ne savais pas faire cela. Je me sens plus proche des poètes, des essayistes, voire des romanciers que des dramaturges. Et puis ma lecture d'un texte, même à voix basse, se fait sous tension, agité avec le pré sentiment de la scène, du « live ».

Il y aussi l'influence des musiciens improvisateurs, des compositeurs que je fréquente. Je guette le son d'un texte avant le sens et ce dernier arrive avec la voix.

Je suis d'abord sensible à ce qui fait l'ambiance, le grain, le rythme et le silence d'un texte, peut-être plus qu'à sa capacité à mettre en relation des personnages. C'est un texte qui pose la question de la durée.

B M : Choisir un roman comme celui-ci, est-ce une contrainte supplémentaire ou, au contraire, un gage de plus grande liberté ?

JP D : Les deux ou bien aucune des deux. Ce qui est difficile c'est qu'il s'agit d'une partition très longue. L'enjeu de Machin la hernie c'est la durée. C'est un texte qui pose la question de la durée parce que le personnage principal est un homme qui veut « durer ».

Et du coup c'est un défi excitant, joyeux et inquiétant de vouloir faire entendre tous les sens de ce mot mâle. Donc la contrainte principale c'est de parvenir à rendre sensible sur scène la terrible et ambivalente liberté de ton et de bas ventre du président Lopez, fascinante, dégoutante et détestable.

B M : Quelque 300 pages bien denses avec une ponctuation raréfiée...

JP D : Je ne suis jamais arrivé à lire Machin la hernie d'une seule traite. Il y a toujours un moment de fatigue qui fait que l'on pose le livre ; mais l'addiction opère et on y revient plus tard, au risque d'avoir oublié ce qui précède ; puis on se dit très vite que ce n'est pas si grave... puisque c'est un livre sans véritable début !

Peut être qu'au théâtre, comme dans la vie ou en littérature, la fatigue n'est pas forcément une sensation de « trop » mais aussi une nuance nécessaire pour mesurer notre lien intime avec l'action.

A raison de 2 à 3 minutes par pages, Machin la hernie nécessiterait 12 à 15 heures de représentation...

Alors les questions s'imposent : Quelle sera la durée du spectacle ? Quel est le temps juste pour cette parole-là ? Comment fait-on ? En choisissant des petits fragments avec des pauses ? Au contraire faut-il laisser la parole dans son intégralité et laisser le spectateur s'abstraire quand il veut ? Le laisser sortir de la salle et revenir quand il veut, comme si le temps de la représentation, ce protocole génial autant que rouillé, cette chimie rituelle, était bousculée par ce texte qui décidément à autant de mal à rentrer dans un livre normal que de rester sans débordement sur un plateau de théâtre ?

B M : « Comment fait-on ? » disiez-vous... Comment allez-vous faire ?

JP D : La réponse viendra avec le travail de répétition qui va nous permettre d'éprouver physiquement cette notion de durée et de trouver des solutions pour transmettre la monstruosité et le caractère interminable de cette aventure.

Machin la hernie relève de la transe et se mesure au temps. C'est un peu comme certains paysages qu'il faut regarder longuement, pour atteindre une certaine forme d'étourdissement. Paysages jusqu'à l'ivresse.

B M : La présence fondamentale d'un musicien improvisateur. Avez-vous déjà quelques parti-pris de mise en scène, quelques pistes de travail ?

JP D : Mes partis pris je ne les connais pas encore ; cela ne se décide pas sur le papier. Comme je l'ai dit plus haut, partant de Sony, je « provisionne » actuellement des sensations physiques pour arriver « chargé » aux répétitions.

Il y aura peut-être continuité de mots et de sons commencés avant l'arrivée des spectateurs et... ce poursuivant après leur départ ! Nous autres, spectateurs, serons peut-être invités à nous déplacer ; à retrouver et perdre l'acteur égaré sur scène, au placard, dans les toilettes, au bar, qui sait ?

Et puis il y a la présence fondamentale en direct d'Alexandre Meyer, guitariste, improvisateur qui sait réagir en temps réel à ce qu'un acteur peut produire, capable aussi bien de se fondre dans la voix de celui-ci que de provoquer les ruptures et virages qui vont amener le comédien à aller voir ailleurs.

Lui aussi j'imagine qu'il devra se mettre une nouvelle fois en position de défi pour longer une telle partition littéraire. Machin c'est le livre de l'excès donc on peut supposer qu'Alexandre va aussi chercher de ce côté là, du minimalisme au plus rempli ; travailler l'arrêt, le brouillage, la suspension, la répétition des mêmes figures musicales ; tout ce qui nous rapproche de la transe.

B M : Hypnose serait trop dire ?

JP D : Pas du tout. Si nous y arrivons ce sera très bien !

B M : Au Tarmac, le spectacle se déroulera d'une façon « classique » dans la salle ?

JP D : Il se peut que le spectacle donné au Tarmac soit une première partie de quelque chose à venir... Je garde l'idée de faire un jour l'intégrale du roman ! C'est le but de l'expédition Machin la hernie, car c'en est une, et elle sera nécessairement longue. A certains stades ce texte pourrait aussi investir d'autres théâtres... Une nuit dans un château, dans un musée. Faire se déverser et résonner cette parole autour d'autres bâtiments symboles de la conservation du pouvoir. Il faudrait aller vers des décors qui existent déjà. En attendant, c'est bien de faire naître l'aventure ici.

Est-ce que le spectacle va demeurer dans la salle ? Est-ce qu'il y aura des choses qui se passeront à l'extérieur ? Je ne sais pas. Tout est possible. Ce qui est sûr c'est que nous ne jouerons pas, cette fois, douze heures au Tarmac. Ne serait-ce que parce que Dieudonné aimerait apprendre le texte, ce qui est un défi absolu...

Quand je parlais de challenge, d'expédition... Nous allons, aussi, voir combien de « provisions » de texte Dieudonné peut emmener dans ses bagages...

B M : Dieudonné Niangouna... une évidence ?

JP D : Dieudonné a un rapport pulsionnel, très physique à la parole. La poésie, on peut aussi la faire avec les pieds et, lui, il sait courir de l'enfance à la monstruosité. Il joue avec les extrêmes, l'enfance, la mort, la brutalité, l'immobilité, l'arrêt, la douceur. Il sait se salir sur un plateau. Dans une lettre adressée à Arthur Rimbaud Sony dit « cinquante degré sous zéro, c'est à cette température qu'on fait des poètes ». Je crois que Dieudonné sait jouer avec la brulûre des grands froids et que Martillimi Lopez, le héros du roman, va profiter de Dieudonné Niangouna.

B M : Martillimi Lopez lui va bien...

JP D : Oui et c'est un personnage dans lequel il trouve (nous trouvons) beaucoup de résonances d'actualité, tout comme Sony en trouvait avec ses contemporains. C'est un règlement de compte et c'est pour cela que l'on a l'habitude de dire qu'il s'agit de l'histoire d'un dictateur, et que l'on peut facilement mettre tel ou tel nom à la place Martillimi Lopez... Les exemples ne manquent pas, hier comme aujourd'hui !

« L'ÉTAT HONTEUX » C'EST NOTRE « CONDITION HUMAINE »

B M : Mais le roman n'est pas que l'histoire d'un dictateur...

JP D : C'est sûr. Il est même d'abord dictateur de lui même. Comme souvent avec Sony, la métaphore est lumineuse, frontale et généreuse et la fiction peut résonner intimement et différemment en chacun de nous. Pour moi, en ce moment, Martillimi Lopez est seul dans une sorte de grande maison, dans un palais soudain déserté de tous ses sujets, abandonné par ses conseillers, ses gardes. C'est la paranoïa, le délire et l'agonie d'un homme seul qui s'imagine qu'il a encore du pouvoir. Et plus on réfléchit, plus on travaille, plus on peut lui trouver des facettes intéressantes. Il nous fait sourire et on aimerait presque l'aider. Pour jouer ce personnage, l'acteur doit le prendre au premier degré.

C'est une fiction grotesque et sarcastique qui remplace tout ce qu'on n'arrive pas à dire sur nous-même, sur l'état du monde. Martillimi Lopez, malmené par tout ce qu'il invente, est ce personnage

rabalaisien et célinien, en fait, assez proche de nous. L'« état honteux » c'est notre état masculin, notre « condition humaine ».

B M : Sony disait à propos de son roman « je veux en faire un film »...

JP D : En tout cas, ce qui est certain c'est que Martillimi Lopez se fait un sacré cinéma...c'est un homme écran, un homme objectif, un homme qui scénarise et met en scène sa jouissance et son impuissance.

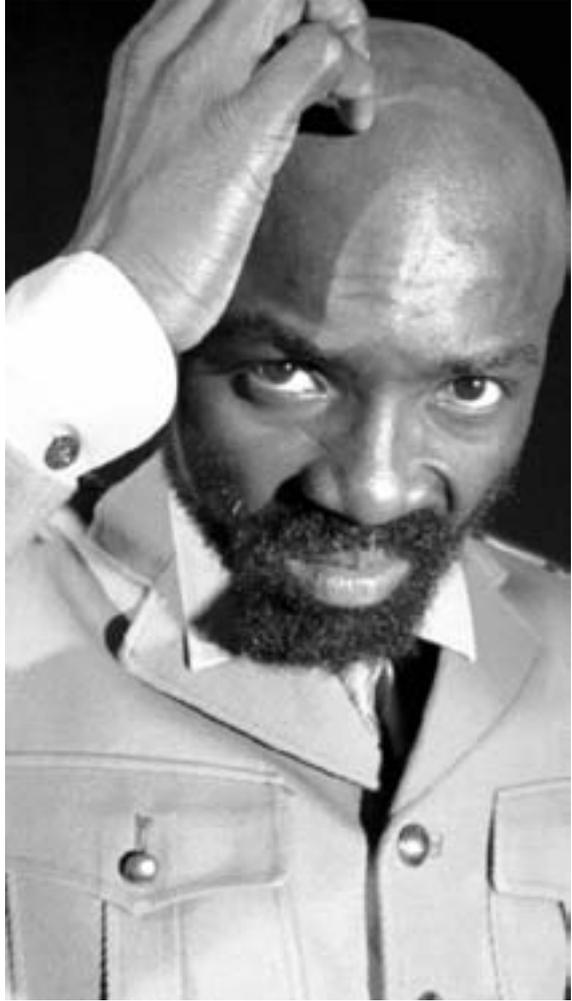
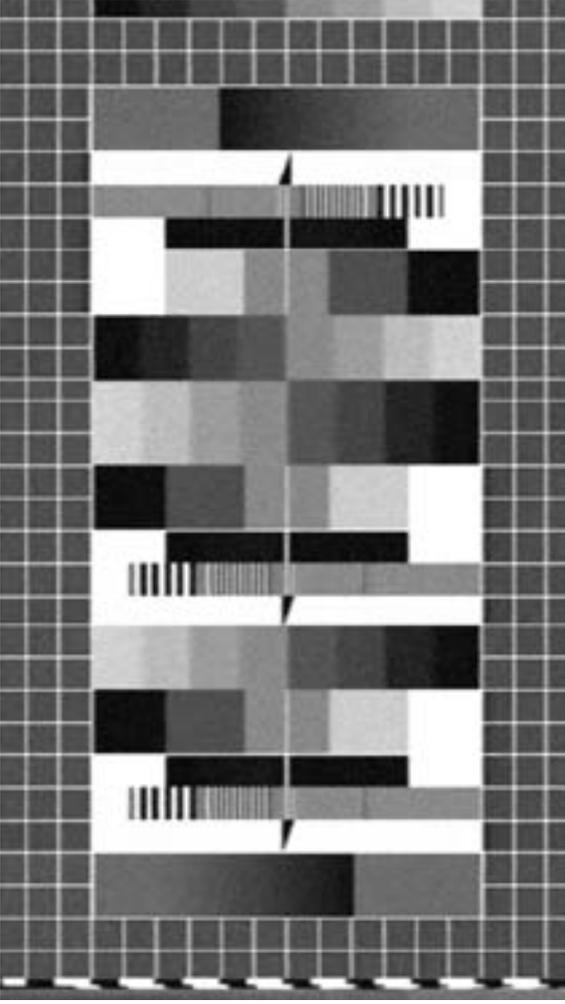
B M : Machin la hernie... Quel sens donnez-vous à ce titre ?

JP D : « Machin » c'est ce qui évite d'être nommé. C'est l'indicible ; tout autant un plaisir difficile à dire : je voudrais un machin un peu plus, un peu moins... que quelque chose indistinct qu'on rejette : c'est quoi ce machin... ? La « hernie » c'est le sexe, ou une zone sexuelle ex-croissante ; c'est à la fois la chose la plus importante et la chose qui évolue, se dégrade. L'État honteux est aussi un très beau titre. J'ai besoin de L'État honteux pour comprendre Machin la hernie, et réciproquement. Peut être pour mieux comprendre devrait on mélanger les deux titres ; essayons : Machin honteux, l'État hernie, l'État machin, hernie honteux etc...

B M : Pouvez-vous nous donner votre interprétation de la dernière phrase du livre : « Prenez et mangez ceci est Vauban » ?

JP D : Vauban est le conseiller français du tyran ; une sorte de coach de l'ombre... Les puissants, prophètes, hommes d'états, militaires disent faire don de leur personne au pays, à l'humanité. C'est une promesse qui a l'air d'exciter ceux qui s'y engage, et qui se commercialise bien sous toutes latitudes...Par ailleurs, Labou Tansi était il mystique ?
Je ne sais pas. Mais il a suffisamment détesté et moqué les religions, opium du peuple, pour imaginer manger Vauban dans une grande messe où tout l'occident est représenté.

Et puis, puisque nous sommes cannibales, alors allons y, la table est mise....





La question n'est plus ce qu'il a fait mais ce qu'on va en faire. Là et demain. Continuer sa voix ouverte contre la bêtise et l'imposture des faux artistes, faux professeurs, faux spécialistes, et autres africologues; ceux qui disent «Labou Tansi, c'est formidable mais c'est difficile» (à lire, à représenter, à éditer etc...) et qui, bien souvent, ne l'ont lu qu'à voix basse, repus et tête reposée. Gros malentendu. Tout le contraire d'une œuvre écrite pour être renflée, avalée, (dé)gueulée.

C'est bien de venir après Sony, mais c'est fatigant. En 1996, en travaillant à Brazzaville pour la première fois, je ne connaissais rien de lui. Les jeunes comédiens avaient envie de passer à autre chose. Les plus anciens portaient le deuil. Et pourtant tout, dans la ville, «puait» Sony; je voyais la ville, des endroits, des gens, des façons de vivre et de *parler le théâtre* en même temps que je découvrais ses poèmes, ses pièces, ses lettres, et je me disais« mais comment un seul homme a-t-il pu avaler une ville entière, un pays, le monde et le recracher ainsi ?». Mauvaise question.

Et lui, pendant ce temps, à l'aise, il dit «écrire pour forcer le monde à venir au monde». D'accord, bonne réponse, mais après?

Au théâtre pour jouer du Sony, il faut peut-être accepter des choses que l'on n'apprend pas dans les écoles d'art dramatique. Jouer la gourmandise (celle que partage les ogres et les enfants) du mot avant le sens; accepter le flux, la pulsation sans pour autant s'installer dans la chose...car avec lui ce n'est pas le sens ou le style, les mots ou la langue etc...; c'est *et* partout; à prendre *ou* à prendre. Alors, normal qu'il entre avec peine dans les programmes scolaires au Congo ou en France puisqu'il écrivait aussi pour changer tout ça. Quand tu arrives dans un endroit où tu n'es pas invité c'est l'endroit qui doit changer... Alors, pas sûr qu'il puisse exister des professeurs de Sony. Le jouer ou le mettre en scène c'est accepter d'être seul et de n'être pas en amitié avec le texte; c'est plutôt une lutte et si tu ne sais pas ce qu'il veut dire, alors dis le quand même et tu verras que, lui, il sait. Dire et redire ses phrases et accepter, accepter, accepter.

Tu peux faire du théâtre avec Sony, surtout si tu acceptes de le faire autrement. Et d'ailleurs, avec lui tout est théâtre, et encore plus ce qui ne l'est pas (les poèmes, les romans, les lettres...). Justement, le problème avec cet homme devant c'est que, ne pouvant le rattraper, on est condamné à le dépasser: prendre ses machins queues et têtes et faire un autre théâtre, *cet autre monde* qu'il construisait. Forcément c'est pas gagné, mais c'est bon. Fait chier, Sony.

Jean Paul Delore

EXTRAITS DE « MACHIN LA HERNIE »

(...) En bras de chemises, les boutons inversés, les chaussettes à la main ah ah, Carvanso national vient lui dire que monsieur le président votre nouvelle épouse s'est pendue ah ah pendue? Oui monsieur le président pendue, il dit que ma hernie est triste, et il pense comme c'était beau hier soir, c'était beau Carvenso, son corps question sans réponse, corps orageux, ouragan de formes, infini, ah, pendue mais comment pendue? Un corps que j'ai sorti de la mort, je l'ai sorti des griffes de mes tirailleurs, et pendue mais comment pendue, mademoiselle tendre et fessue comme une déesse, construite comme un ange, ah comment pendue? Je revois mademoiselle avec ses jambes bien calculées, ses hanches voulues et revoulues, ses seins comme des versions de soleil, ah, son haleine rempli de laitance, sa peau et il bondit de cette manière kaki pour retenir ma hernie qui qui qui, je me souviens, ma hernie aussi se souvient, mais comment pendue cette fille savoureuse, fille de mon souffle noué, fille de mes reins noués, à qui j'ai présenté le tranchant de ma hernie. Deux mois de deuil national sur toute l'étendue de ma palilalie!(...).

(...) la nation c'est comme la braguette: c'est quand on veut pisser qu'on se souvient qu'on en a une. Et il la roule joyeusement, parce que maman qu'on le veuille ou pas ici on n'a pas encore un vrai peuple, mais cette pisée humaine ce ramassis de formes, totalement visqueuses, totalement informes, avec les intellectuels...qui attrapent la syphilis des diplômés, non non et non, moi je n'aurai pas d'autre diplôme que ma hernie, je ne ferai pas comme mon collègue du pays voisin qui s'est mis à préparer le certificat d'études pendant qu'il était président...moi je ferai comme moi. Martillimi Lopez enfant de maman, enfant de la nation, hélas raturé par cette hernie rebelle qui me prend les poumons, marqué au fer de cette viande imbécile qui me bouffe, souillé par cette roupette de maman, et il la roule, parce que Dieu est grand: qu'est-ce que je serai si je n'étais pas la hernie en chef de cette terre? Avec cette viande barbare qui me qui me qui me ah quelle mélancolie. Elle est triste comme un cadavre, voilà pourquoi il essaye de l'égayer en lui faisant des guliguli. Il lui tire les crins, ma pauvre bête, il se prend les moustaches, mais rien à faire elle est triste ce soir: il pense à mon peuple pour oublier...

MACHIN LA HERNIE

in L'atelier de Sony Labou Tansi

Volume III Roman

Revue Noire Editions

BIOGRAPHIES

JEAN PAUL DELORE

Metteur en scène, auteur et comédien sous la direction de Bruno Boëglin, Yves Charreton, Jean Yves Picq, Robert Gironès, Marie Christine Soma et dans ses propres spectacles. Directeur artistique de la compagnie lyonnaise LZD Léopard Dramatique depuis 1999. Il écrit et crée : *Départ* (82) *Encore* (92) *Domages* (95) *Suite* (97) *Divagations régionales* (98) *Absences de problèmes* (00) et met aussi en scène des textes de E. Delore (*Départ*, *Artic Bay*, *A L'Ouest*), E. Joannes (*La forêt des Zuckers*) puis de M. Couto, M. Bey Durif, E. Durif, H. Michaux, Ph. Minyana, N. de Pontcharra, J. Y Picq, R. M Rilke, J. M Synge, S. L Tansi.

A la frontière des genres (son travail le poussant, un temps, à la rencontre et à la création avec des «groupes» inhabituels : sportifs, jeunes en difficultés et lycéens) sa démarche l'amène progressivement à travailler dans la proximité de musiciens et de compositeurs contemporains dessinant les contours d'un théâtre musical original (*Les Hommes* en 97 ; *Mélodies 6* en 2001) initiant un compagnonnage entre LZD et le collectif ARFI (Lyon) encore d'actualité en 2016. En 1996 la compagnie LZD commence une résidence (jusqu'en 2002) à Vaulx En Velin (France69). L'année 1996 marque également le début d'une longue collaboration avec Dieudonné Niangouna interprète, à ce jour, dans 6 spectacles de la compagnie et de multiples performances et workshops.

En 2000 il devient artiste associé au TPV Théâtre Paris Villette Paris jusqu'à la fermeture de ce théâtre en 2013.

Depuis 2002 Jean Paul Delore dirige les *Carnets Sud/Nord*, laboratoire itinérant de créations théâtrales et musicales en Afrique Subsaharienne, Australe au Brésil et en France et réalise alors les spectacles : *Affaires Etrangères* , *Songi Songi* , *Kukuga Système Mélancolique*, *Un Grand Silence Prochain*, *Peut Etre* et *Carnet 17 (Le Récital)* ainsi que de très nombreuses performances dans les grandes villes de ces régions et pays.

Les carnets Sud/Nord réunissent alors un grand nombre d'artistes étrangers autour d'un collectif de plasticiens, vidéastes, éclairagistes, dramaturges : Catherine Laval, Sean Hart, Patrick Puechavy, Isabelle Vellay.

En 2009 il crée *Kukuga système mélancolique 10* à Johannesburg / Maputo / Paris / Saint-Etienne, puis *Parhasards.fr - Paris*, une première expérience de théâtre on line.

En 2012 au TNP Villeurbanne (France69), sous le titre « Dernières nouvelles de l'en delà » il rassemble 4 de ses derniers spectacles : *Langues et Lueurs* (création A Vaulx Jazz 2011 Jazz Villette festival-Banlieues Bleues), *Ilda et Nicole* (création Rio De Janeiro 2011Paris) *Ster City* (création Studio Théâtre de Vitry 2011), *Sans Doute* (céation VennissieuxParis). Ces spectacles sont ensuite diffusés au niveau national et international renforçant ses liens avec de nombreux musiciens improvisateurs parmi lesquels Bebson de la Rue, Dominique Lentin, Alexandre Meyer, Yoko Higashi, Xavier Garcia, Guy Villerd, Frédéric Minière, Louis Sclavis, Lokua Kanza, Sébastien Boisseau, Chico Antonio, Joel Rabesolo et affichant son intérêt pour les écritures contemporaines d'auteurs africains francophones, lusophones et anglophones (S.L.Tansi, Mia Couto, D.Marechera).

En 2013 *Sans Doute* « oratorio hard baroque », est présenté dans la programmation in du 67 ème festival d'Avignon. Le spectacle *Ster city* effectue une tournée dans 15 pays d'Afrique en 2014. Durant cette période il poursuit ses activités pédagogiques tant en France qu'à l'étranger (Alger/Tananarive/Johannesburg/Brazzaville). Jean Paul Delore est invité en Novembre 2015 au festival Dream City de Tunis et crée avec Souad Ben Slimane *Les Hommes de Sabra*. Cette même année il met à nouveau en scène les musiciens du collectif musical ARFI dans *Les Hommes Maintenant*. En Avril 2016 il adapte et met en scène le romam *Machin la Hernie* de S.L.Tansi interprété par Dieudonné Niangouna et Alexandre Meyer au Tarmac (Paris).

A l'automne 2016 il crée *Macbeth quand même*, pièce pour 4 acteurs de Johannesburg, au château rouge d'Annemasse, à la Comédie de Saint-Etienne, au Festival Théâtral du Val d'Oise, au festival Les rencontres à l'échelle de Marseille...

DIEUDONNÉ NIANGOUNA - Auteur, acteur metteur en scène

Dieudonné est né en 1976, à Brazzaville au Congo.

Après des études à l'Ecole nationale des Beauxarts de Brazzaville, il s'oriente vers le théâtre et joue dans plusieurs compagnies locales. En 1997, en pleine guerre civile, il éprouve le besoin d'exprimer ce qui se passe dans la rue et fonde avec son frère Criss la compagnie *Les Bruits de la rue*. Il signe les textes et les mises en scène de *La Colère d'Afrique*, *Byebye* et *Carré blanc*. Fin 2006, il met en scène et joue *Dans la solitude des champs de coton* de Bernard Marie Koltès, présenté en France, en Afrique de l'Ouest et Afrique Centrale. Il crée au festival d'Avignon *Attitude Clando* en 2007 et *Les inépties volantes* en 2009 puis *Le Socle des vertiges* au théâtre les Amandiers-Nanterre en 2011.

En juillet 2013, il est artiste associé au 67 ème Festival d'Avignon et présente *Sheda*. En 2014/2015 il crée *Le Kung-Fu* avec le théâtre Vidy Lausanne et avec ce même théâtre et la MC93 de Bobigny *Nkenguegi* en Novembre 2016 dans le cadre du Festival d'Automne à Paris.

Ses pièces écrites, pour certaines, dans le cadre de résidences d'écriture, créées pour d'autres dans le cadre de coproductions avec des théâtres français, sont jouées Afrique, en Europe et à travers le monde. Elles sont éditées aux éditions Interlignes, Carnets livres, Les Solitaires Intempestifs.

Depuis 2002, il collabore en tant qu'acteur aux Carnets Sud/Nord de JeanPaul Delore et joue dans *Mélodie 6*, *Affaires Etrangères*, *Un grand silence prochain*, *Ilda et Nicole*, *Sans Doute*, *Machin la Hernie*.

CATHERINE LAVAL - Collaboration artistique et costumes

Catherine Laval a une formation de costumière en théâtre et cinéma et c'est à partir de ses expériences que peu à peu elle s'est intéressée aux matériaux de récupération, du plastique, du métal, du bois, du carton, des végétaux pour la conception de ces costumes.

C'est une plasticienne reliée au plateau et qui travaille au service de la fiction. Elle a travaillé notamment avec Bruno Böeglin, Laurent Fréchuret, Chantal Morel, Yves Charreton pour le théâtre, Jérôme Diamant-Berger et Emmanuel Parraud au cinéma, le collectif de l'ARFI, les Bampots pour la musique. Elle rencontre le collectif du Léopard dramatique en 1991 et travaillera plus spécifiquement avec le metteur en scène Jean-Paul Delore sur la plupart de ses spectacles : *Les Hommes*, *Affaires étrangères*, *Un grand Silence prochain*, *Peut-être*, *Parenthèse de sang*, *Kukuga système mélancolique dix*, *Ilda et Nicole*, *Ster City*, *Sans Doute* et dernièrement *Machin la Hernie*. Elle participe également depuis 2002 au laboratoire de création Carnets Sud/Nord avec la série de résidences/performances/ateliers *Rien Avoir Avec* au Mozambique, au Brésil, en France, en Afrique du Sud et au Congo.

LIENS INTERNET

MILLE FEUILLE > <https://www.youtube.com/watch>

WATER SPIDER > <https://www.youtube.com/watch>

WATER SPIDER chez MEGASTORE > <https://www.youtube.com/watch>

EAST SIDE SCORIES > <https://www.youtube.com/watch>

SEAN HART - Création Vidéos

Artiste pluridisciplinaire, dont la démarche artistique s'apparente à l'art conceptuel, Sean Hart est un jeune électron libre dans l'univers de l'art contemporain.

Lui qui se définit par la formule : « vit et travaille in situ », pratique avec énergie dans un esprit inventif de non-résignation, un Art de la conquête territoriale.

Opérant « in situ », là où le risque est le plus fort, Sean Hart adapte soigneusement son geste à des contextes prédéfinis et normés. Sa trace est alors un agent d'insémination productif et non décoratif qui modifie le contexte initial de par son contenu et son insertion inattendus. Elle permet la création d'ambiances inédites, la construction de situations, c'est-à-dire de moments de vie à la fois singuliers et éphémères. Ici le but est clair : subvertir, parasiter le code établi, en nous invitant par surprise à déplacer notre regard, nos certitudes et nos désirs.

La notion de Déplacement est fondamentale dans son travail. Il semble qu'au coeur de son oeuvre s'exerce une sorte de pression centrifuge nous proposant de nous déplacer mentalement mais aussi physiquement ; un sentiment éprouvé par le caractère éphémère des traces laissées. Tout semble alors fondé sur la mobilité, comme si son travail se pensait comme il se construit : «en mouvement».

Sean Hart est aujourd'hui un artiste en pleine ascension, exposant son travail dans le monde institutionnel de l'art contemporain - à Art Basel Miami en décembre 2015, au Spring/Break Art Show de New-York en mars 2016 ou encore dans une exposition collective au Centre Pompidou à Paris en juin.

Pour le théâtre, Sean Hart participe régulièrement aux créations de Jean Paul Delore depuis 2009.

LIENS

> www.seanhart.org

l'Humanité

Culture Savoirs

AVANT-PRÉMIÈRE

Machin la Hernie est-il increvable ?

Au Tarmac, l'acteur Dieudonné Niangoua incarnera avec feu et flamme l'affreux dictateur fou imaginé par le poète congolais Sony Labou Tansi, dans une mise en scène de Jean-Paul Delore.

Brest (Finistère), envoyé spécial.

Machin la Hernie, de Sony Labou Tansi (1947-1995), est la matrice manuscrite - « *sauvée des souris, des bombes et de l'oubli* » -, retrouvée après la mort de l'auteur dans sa maison à Brazzaville, d'un énorme roman intitulé *l'État honteux*. *Machin la Hernie* (300 pages d'une coulée verbale à perdre le souffle rien qu'à la lecture) est publié par les éditions Revue noire dans le cadre de *l'Atelier de Sony Labou Tansi*. Embrasser ce torrent de langue en crue exige un tel emportement vital, un tel don de soi qu'on peine à imaginer comment c'est possible. Il suffit d'avoir vu Dieudonné Niangoua, authentique porteur de feu de tout son corps parlant, pour se convaincre en un éclair qu'il est l'homme de la situation. Nous avons eu la chance d'assister à quelques phases des répétitions, dans la chapelle Dérézo qui abrite le Théâtre forain contemporain, gracieusement prêtée pour l'occasion par le metteur en scène Charlie Windelschmidt, qui en est l'animateur.

Machin la Hernie, c'est l'infurnal soliloque d'un dictateur africain. On pense à Mobutu, bien sûr, et à tant d'autres. Les modèles ne manquent pas, sauf qu'ils n'ont pas le génie langagier dont Sony Labou Tansi dote si généreusement « *Mon-colonel Martillimi Lopez fils de Maman Nationale, venu au monde en se tenant la hernie, parti de ce monde toujours en se la tenant* ». Sa hernie, c'est kif-kif la gidouille du Père Ubu, un sac à malices, une protubérance proliférant sans cesse, un appendice caudal rongé par les métastases de l'insatiable cancer du pouvoir absolu toujours plus désirant. Parfaite métaphore de la sanie, propice au chant mauvais subli-

mement imaginé par le poète congolais des deux côtés du fleuve qui charrie ses eaux grises. Né à Kinshasa, en République du Congo, mort en face, à Brazzaville, Sony Labou Tansi n'est-il pas tout le Congo, en même temps qu'une des âmes brûlantes de l'Afrique en son entier ? Le guitariste Alexandre Meyer fait à Dieudonné Niangoua une escorte attentive, improvisant au gré de la respiration, du murmure au halètement, de l'imprécation à l'invective savamment retournée contre soi. Il y a, dans ce que Dieudonné Niangoua jette sur le plateau en toute prodigalité, un pouvoir d'entraînement proche du diabolisme. Le parl fou ne consiste-t-il pas à donner dans le jeu toutes ses cartes au monstre, pour mieux le conjurer en fin de partie ? La preuve est sans doute dans l'image mouvante projetée du dictateur, telle une momie qui tente d'arracher ses bandelettes, zombie toujours revenant.

« L'enjeu de l'œuvre, c'est la durée »

Jean-Paul Delore affirme à juste titre que « *l'enjeu de l'œuvre, c'est la durée, car c'est un texte qui pose la question de la durée parce que le personnage est un homme qui veut durer* ». À ce point, on ne s'empêche pas de penser à la réélection plus que douteuse et contestée, à la tête du Congo-Brazzaville, de Denis Sassou-Nguesso, qui a déjà été président de la République populaire du Congo de 1979 à 1992 ! « *Dur désir de durer* », nous disait Paul Éluard. Une autre fois, il affirmait que « *l'aube dissout les monstres* ». *Machin la Hernie*, habité par Dieudonné Niangoua, caresse cet espoir.

JEAN-PIERRE LÉONARDINI

Au Tarmac, du 13 au 16 avril 159 avenue Gambetta, Paris 20^e. Rés. : 01 43 64 80 80, www.letarmac.fr

« NOUS SOMMES
AU PAYS DE LA LUTTE.
IL FAUT OSER
MARCHER
OU CRÉPER ».
ESTIMAIT SONY
LABOU TANSI.

«Machin la Hernie», au cœur du monstre

Par
FRÉDÉRIQUE ROUSSEL
Envoyée spéciale à Brest

Le spectacle prend corps à la Chapelle Dérézo, dans le quartier de Recouvrance, à Brest. Jean-Paul Delore met en scène des extraits de *Machin la Hernie*, ce livre-monstre du Congolais Sony Labou Tansi que l'écrivain avait voulu comme un fleuve semblable au Congo Zaïre, défi pour le lecteur et ouvrage qu'on puisse reprendre cinquante fois dans sa vie. C'est son compatriote, Dieudonné Niangouna, qui l'incarne. L'ancien lieu de culte brestois, mis à la disposition de la compagnie Dérézo depuis 2011, joue aussi le rôle de fabrique ouverte aux artistes. L'équipe Delore s'y est enfermée deux semaines de suite sans quasiment sortir le nez dans les rues de la ville, ou alors seulement deux ou trois fois pour se sustenter dans des restaurants du bas de la rue de Siam.

Dans cet endroit atypique, une chapelle sans doute édifée pendant la reconstruction du port après la guerre, subsistent encore des bénitiers et un autel de marbre noir. Et c'est dans l'espace où se situait la nef que se trouve la grande scène de répétition. L'adaptation libre de *Machin la Hernie* a été réalisée là, avant de se retrouver jouée au Tarmac cette semaine. C'est le dernier jour en résidence ce jeudi, avec le premier vrai filage. Le lendemain, l'équipe quitte le Finistère pour le XX^e arrondissement parisien. Charlie Windelschmidt, le cofondateur de la compagnie Dérézo, récupérera le plateau pour initier sa prochaine création, *la Tempête*.

«LA FOLIE ERRANTE D'UN DICTATEUR»

C'est la pause, alors Jean-Paul Delore en profite pour raconter avec gourmandise les origines de cette aventure avec Dieudonné Niangouna. Les deux hommes se côtoient depuis vingt ans. «On a toujours eu le rêve de monter intégralement *Machin la Hernie*, raconte-t-il. Mais aucun théâtre n'aurait voulu d'un spectacle qui dure douze à quinze heures de représentation.» Le comédien congolais a lui-même fait une lecture d'extraits du *Machin* en 2007 au Festival d'Avignon. L'édition 2015 de son festival Mantsina à Brazzaville lui était dédiée. «Sony est une sorte de féticheur en train de fabriquer quelques bizarreries dans son laboratoire derrière la case de sa grand-mère, selon lui. C'est une mère pour moi,

Fleuve Jean-Paul Delore porte sur scène l'immense roman de Sony Labou Tansi, monologue enfiévré d'un despote zairois.

un père et un maître.»

Quant à Jean-Paul Delore, qui dirige depuis 2002 les Carnets Sud/Nord, laboratoire itinérant de créations théâtrales et musicales en Afrique subsaharienne et Australe, ainsi qu'au Brésil et en France, il parle avec passion de ce texte «tellement écrit et tellement oral». «Il faut le lire à voix haute pour le comprendre,

souligne le metteur en scène. Il y a une seule personne qui parle et qui fait tous les narrateurs. C'est la folie errante d'un dictateur qui prend la nation pour un coin de son sexe. La hernie, c'est une excroissance du bas-ventre...»

PARANOÏAQUE ET DÉLIRANT

Publié au Seuil en 1981 dans une version raccourcie sous le titre *l'Etat honteux*, *Machin La Hernie* était le roman préféré mais resté méconnu de Sony Labou Tansi, plutôt vu comme un dramaturge de l'Afrique des années 80. Le manuscrit primaire a été retrouvé presque miraculeusement, deux ans après que Sony Labou Tansi est mort du sida en juin 1995 à Brazzaville, et juste avant le déclenchement de la guerre civile de 1997. C'est Yavelde, sa fille aînée, qui a apporté à l'universitaire Nicolas Martin-Granel le tapuscrit inconnu, «retrouvé à moitié mangé par les souris dans une malle dans la maison de Sony à Brazzaville», relate Jean-Paul Delore. Le précieux tas de feuilles auquel il manquait quelques pages a été emporté de justesse en France, alors que la guerre vient d'éclater. «Sauvé des bérés par d'autres bérés, l'étrange fortune de la version originale de *l'Etat honteux* n'est décidément pas banale», en déduit Nicolas Martin-Granel dans la préface du livre, publié en 2005 avec la correspondance et les poésies de l'auteur congolais (1). A l'époque, il y a quarante ans, Sony Labou Tansi parlait de Mobutu, inspiration de son propre dictateur paranoïaque et délirant. «Il faut se remettre dans

le Zaïre de l'époque», suggère Jean-Paul Delore. Sans l'avoir nullement prémédité, le texte résonne avec les violences qui ont repris en République du Congo depuis le 4 avril. «Ils ont bombardé les populations civiles des quartiers sud de Brazza et du Pool, au sud du pays d'où je viens et où vit ma famille, souligne Dieudonné Niangouna. C'est le président Denis Sassou-Nguesso, au pouvoir depuis trente-deux ans, qui fait croire à des ennemis intérieurs pour cautionner sa réélection.»

La répétition générale va commencer. Avant d'attaquer la création proprement dite à Brest, les deux hommes ont beaucoup échangé sur les extraits à choisir dans le livre. Ils se sont interrogés sur la question de la durée : pourquoi ne pas le garder dans son intégralité et laisser le spectateur libre de sortir de la salle et de revenir ? Dieudonné Niangouna était prêt à relever le défi. «J'aurais passé un an à apprendre le texte», rigole le comédien qui pense que «pour monter Sony, il faut surtout ne pas dormir». Ils ont choisi l'option «light», qui a nécessité un choix drastique dans le roman de 300 pages.

«FILS DE MAMAN NATIONALE»

Le décor est simplissime. Sur le plateau noir, un grand monolithe blanc sert d'écran, sur lequel défilent des images en zapping, comme par exemple le portrait de Dieudonné en uniforme. On est à cinq jours de la première et les costumes, conçus par Catherine Laval, ne sont pas encore bien déterminés. Pareil pour les lumières. On débat même encore pour savoir comment se passera l'entrée, avec Dieudonné Niangouna en agent de sécurité appelant les spectateurs. Ces questions en suspens n'affolent guère Jean-Paul Delore, manifestement accoutumé à travailler dans l'urgence. Une marque de fabrique, semble-t-il, d'après ce qu'en dit son co-

médien : «C'est l'accessibilité permanente à l'inattendu, aussi grave ou incompréhensible soit-il, mais toujours cohérent. C'est un travail qui reste neuf parce qu'il enrichit le comédien en lui proposant de faire sans cesse la mue des serpents. Ça nettoie l'œil du spectateur averti. Jean-Paul Delore ne te dira jamais où on va.» La recherche semble permanente, dans une authentique générosité.

C'est parti. Dieudonné Niangouna s'élance dans le dédale du texte quasiment sans ponctuation, dans la litanie des noms, dans le fleuve bouillonnant de mots et dans la peau du dictateur Martillimi Lopez. «Mais je vais raconter l'histoire de mon colonel Martillimi Lopez fils de maman nationale, vous allez rire oui vous allez rire...»

(1) *L'Atelier de Sony Labou Tansi (Editions Revue Noire, 2005).*

MACHIN LA HERNIE

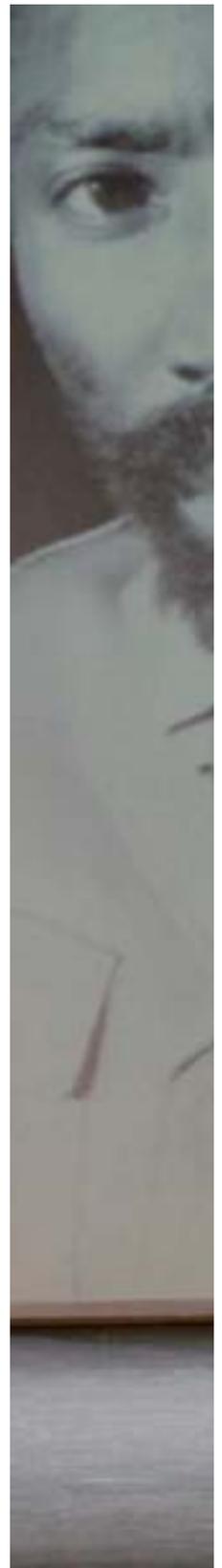
Texte SONY LABOU TANSI (Revue Noire Editions). Mise en scène JEAN-PAUL DELORE avec Dieudonné Niangouna.

Vendredi 15 avril à 20 heures et samedi 16 avril à 16 heures.

Le Tarmac, 159 avenue Gambetta (75020). Tel. 01 43 64 80 80.

www.letarmac.fr

CULTURE



Dieudonné
Niangouna tient
le spectateur en
 haleine deux
heures durant.
PHOTO PIERRE VAN
ECHAUTE



Marathon haletant dans un torrent de paroles crues

L'acteur Dieudonné Niangouna, seul en scène, livre avec cette pièce une performance rare.

C'est un tour de force pour un comédien. *Machin La Hernie* se présente comme un roman-fleuve. Une logorrhée en apnée, qui raconte l'histoire d'un dictateur nommé Martillimi Lopez, de ses proches, de ses exactions, de ses doutes et de ses paranoïas. Son interprète doit être comme un ventriloque, jouant tous les registres, le je et le il, dépliant la parole comme une pensée qui fait du saute-mouton et brasse une mosaïque de sentiments. Le Congolais Dieudonné Niangouna sait l'énergie que réclame la prose incontinentive du roman de Sony Labou Tansa. «*Je crois que c'est la chose la plus sérieuse que j'ai écrite*», jugeait l'auteur dans une lettre en septembre 1979. «*La chose*» s'apparente à un monstre, dans un tel excès verbal qu'il faut faire vivre cette surenchère après avoir hameçonné le spectateur dès les premiers filets de flots de parole.

Transe. Pour donner toute son ampleur à ce monologue bouillonnant, Jean-Paul Delore a choisi une mise en scène sobre. Avec un contrepoint musical, orchestré par le guitariste Alexandre Meyer, qui permet une respiration, une échappée de vapeur à la cocotte-minute du soliloque explosif, et qui infuse par moments un rythme à la transe. Et depuis une dizaine d'années, le metteur en scène travaille généralement avec des musiciens dans ses créations. Un zapping d'images en noir et blanc accompagne la traversée de «Dido», comme le surnomme Jean-Paul Delore. Elles sont projetées sur une bannière verticale qui fait songer à celles qui pavoisaient les meetings de certains tyrans du passé. «*Mais je vais vous raconter l'histoire de mon colonel Martillimi Lopez fils de maman nationale, vous allez rire mais oui vous allez rire, parce que*

feu mon colonel Martillimi Lopez a fait rire l'Afrique et le monde entier...» C'est le début du texte, une amorce qui semble presque classique mais ça se gâte immédiatement : «*Non non et non, je n'aurais pas pris votre pouvoir de merde si mon prédécesseur avait été pratique, s'il vous avait laissé mourir de faim au lieu de vous tuer comme des rats, s'il n'avait pas jeté septante sept pour cent du budget dans l'achat des foutaises...*» Voilà le spectateur embarqué dans cette langue infatigable et bourgeonnante, aux accents céliniens et rabelaisiens réunis. Dieudonné Niangouna semble être entré dans la parole doucement, comme chez lui, et il l'amplifie progressivement, physiquement.

Conscience. «*Martillimi Lopez commandant de sa hernie*» est une caricature de dictateur africain tel que Sony Labou Tansa le considérait, en l'exagérant, il y a quarante ans. Le personnage confond son cas personnel et son corps avec le pouvoir et la nation. Sa hernie omnipotente, qui correspond à son sexe ou à une zone sexuelle en ex-croissance anormale, apparaît comme sa conscience externe, un petit génie situé dans son bas-ventre. «*Vouloir prendre le pouvoir quand je ne suis pas là, ah, vous voyez comme les souris dansent quand ma hernie part, et maman, qui est à la tête de la sourisnière?*»

Les aventures de ce dictateur sont de l'ordre de l'attendu : condamnation à mort de six opposants, goût pour la chair fraîche, révolution de palais en son absence, bourrage des urnes... «*J'ai été choisi au suffrage universel, 99,99% de voix, pas comme Lorenzo Lazo qui a fait bouffer trois tonnes de bulletins jaunes aux villageois de Yam-Yako, parce que ma hernie doit vous apprendre à voter jaune, mais moi je vous donne le seul pays au monde, le seul, où la démocratie reste la démocratie ; vous me posez toutes les questions, je donne toutes les réponses.*» Démesure et vertige, cette sorte d'Ubu africain tourne en rond dans son délire. Phénoménal. **F. RI.**

"Monsieur le Président, il faut grandir !"

Par Célia Sadaï, le 13 avril 2016

Depuis quelques semaines, Dieudonné Niangouna se livre sur son compte Facebook à un étrange jeu d'autoportraits dont le mystère m'est enfin dévoilé quand je pénètre la salle du Tarmac... En clôture de ses "Traversées africaines", le théâtre parisien programme le Machin la Hernie de Sony Labou Tansi mis en scène par Jean-Paul Delore, avec Dieudonné Niangouna dans le rôle d'un conteur prisonnier de la même histoire, à la lisière de la folie. A découvrir jusqu'à samedi 16 avril.

"Sony m'a pris par la main, c'est à dire par la ceinture de la taille, donc du ventre, il m'a emmené en haut de la montagne me faire entendre la fièvre des va-nu-pieds dans mon cerveau, et c'est là qu'il a enlevé sa tête et l'a jetée dans le vide... Silence !"

- Dieudonné Niangouna-

L'œil foucaldien

Et il y a de quoi devenir fou à écouter l'histoire d'un fou : bienvenue dans le monde du président Martillimi Lopez, "*fils de Maman Nationale*" élu au suffrage universel à 99,9 % mais incapable d'engendrer à son tour, à cause de sa hernie qui débände, sa hernie décisionnaire, tumorale et putride, autrefois prestige national, aujourd'hui minérale et sans pouls. Mais si Martillimi Lopez est "*enterré avec sa hernie historique au musée national pour l'éternité dans un cercueil de pierre*", on n'a pas pu fermer son œil droit, un œil foucaldien qui, d'outre-tombe, regarde la nation.

Une histoire de fou, qui est pour Jean-Paul Delore "*un véritable putsch verbal qui fait avancer l'histoire en la bégayant*". Pas de ponctuation, de l'indignation à revendre, des crachats de prostate impuissants à articuler le mot PROTESTATION, à la manière des personnages du théâtre de Kossi Efoui (un autre fils de Sony), qui échouent à reproduire le geste de se mettre DEBOUT. Mais face à cette hernie décisionnaire et pas rabelaisienne pour un sou qui semble gouverner la dramaturgie, pas de cri. Les habitués du théâtre de Niangouna découvrent un autre Niangouna, guidé par Delore vers quelque chose de pire que le cri. Le silence. Et le son froid du métal qu'on martèle sans harmonie, d'un bassiste rétif à tout spectre sonore bienveillant (et nous le fait savoir dès que nous franchissons les portes du théâtre, histoire de nuire aux retrouvailles réconfortantes). Et il y a l'odeur du soufre qui se répand partout dans le théâtre, peut-être le fruit d'un délire synesthésique ?

Image-mouvement

Sur la scène, un écran. Sur cet écran, un portrait, déjà aperçu parmi la série de selfies publiés sur le compte de Niangouna depuis quelques semaines. Un effort d'aperception plus tard, je réalise que ces portraits sont des GIF inquiétants et séduisants, où Niangouna pose tour à tour en colonel-chef-des-armées à galons et menaçant, puis en aliéné, dont la camisole entrave le mouvement d'une transe. Reconnaître ces GIF, c'est d'autant plus troublant que Niangouna nous a passés au détecteur d'armes avant d'autoriser notre accès à la salle (ce à quoi personne ne réagit, d'ailleurs...). Sur la scène vide, un filet de lumière laisse entrevoir des micros sur trépieds. Un acteur. Plusieurs micros. Niangouna partout (et un peu inquiétant). Le spectacle aurait-il commencé il y a des semaines, sur les réseaux sociaux ?

"Nous sommes au siècle de l'homme âgé. Qu'on y reste tous"

Ici, c'est la "*fonction de mâle*" qui est scénographiée, gouvernant un monde où tous les "*machins la hernie*" s'accaparent la parole sans jamais "*passer le micro*" : "*Vous posez toutes les questions, je donne toutes les réponses*". Un monde où ministres et poètes "*doivent écrire et penser au galop*" car "*une nation doit coincer les tripes*", un monde où pour exploiter les sols, les Français donnent 16 % de leurs parts à ... la hernie.

Un monde où l'on RESTE, même dans l'état honteux. Malgré le même caprice de Martillimi Lopez qui revient "*Prenez votre pouvoir de merde. Moi je retourne planter des aubergines au village de maman*", on RESTE. Car après tout, la hernie ne "*sécrète que de l'eau pourrie*" et ne fait germer que "*cerveau de mort [...] dans le cerveau des enfants*". Ici, pas de vie et demie, plutôt une mort et demie. Pour tous, un supplément de mort. "Vous m'avez élu une fois et demie. Vous devez m'obéir une fois et demie". On reste et on se contente de ce supplément de mort. Sauf pour ceux qui se mettent DEBOUT, le début d'un mouvement.

Machin la Hernie est de tous les dictateurs

Par Hadrien Volle, le 14 avril 2016



C'est un acteur lui-même auteur, Dieudonné Niangouna, qui porte à la scène le message fracassant du roman de Sony Labou Tansi, « L'État honteux ». Le texte du spectacle créé au Tarmac est adapté à partir de l'édition intégrale du manuscrit, publiée à titre posthume en 2005, sous l'intitulé voulu à l'origine par Tansi : « Machin la Hernie ».

L'histoire est celle d'un faux dictateur appelé « Mon-Colonel Martillimi Lopez, fils de Maman Nationale ». Il est une sorte de pendant congolais du « Charles-V-et-Trois-font-Huit-et-Huit-font-Seize », monarque cruel du « Roi et l'Oiseau » de Paul Grimaud. Autrement dit, Machin la Hernie incarne tous les dictateurs, il est une personification du despotisme poussé à l'extrême, semant la violence et la haine sous des flots de discours mensongers.

Si l'écriture de Sony Labou Tansi est singulière, ironique, fortement teintée de formules orales et de répétitions fréquentes comme dans les contes, la mise en scène de Jean-Paul Delore en souligne la violence. Le dictateur est extériorisé par la musique fracassante avant le spectacle et dans la dernière partie, des injonctions au mégaphone dans le hall du théâtre et la voix, aussi calme qu'elle verse parfois dans la colère de Niangouna. Assez brutal pour l'ouïe, la brièveté du spectacle le permet. Ce que l'on ne supporterait pas deux heures durant s'accepte dans le bref temps de la performance, un cri se hissant crescendo.

Dieudonné Niangouna est captivant. Il revendique, mâche et recrache l'histoire comme s'il était le Colonel malfaisant, et parfois ses victimes. Derrière ses micros, tel un dirigeant à une tribune internationale, il se pardonne tout, détruit, viole, plonge dans l'horreur son peuple, mais toujours poussé par une bonne raison : sa vérité. Par ses gestes parfois il ordonne, souvent il a une posture spectrale, un mauvais esprit qui ronge tout son peuple. Un Staline, un Mao, un Hérode... Un fou heureux de scier la branche sur laquelle il est assis.

A travers son discours bienveillant on entend la catastrophe dans chaque souffle. Un sentiment d'impuissance vécu du public, car il est impossible d'arrêter cet homme sans foi ni loi, soumis avec jouissance à ses pulsions dominatrices. Cela avec la bienveillance de ceux qu'il flatte par des richesses, les Occidentaux à qui il vend son pays. Des hommes avides qui font le choix de n'entendre que les mots et d'ignorer ce qu'ils cachent. Un peu comme l'histoire de Denis Sassou Nguesso qui plonge actuellement le Congo dans le sang.

Attractions Visuelles

"Machin la Hernie", de Sony Labou Tansi : la parole vrillée

Par par Karminhaka, le 16 avril 2016

"Machin la Hernie" : le titre de cette pièce, adapté du romancier congolais Sony Labou Tansi, est déjà tout un programme, en ce qu'il appelle de tentatives de décryptage, de surprise langagière. Tellement saugrenu et déstabilisant que les éditeurs du texte lui avait préféré "l'Etat honteux", dont la résonance n'est évidemment pas la même.



Un titre pourtant suffisamment énigmatique, chargé de métaphore, que le spectateur ou le lecteur ne met pourtant pas longtemps à comprendre la portée signifiante. La force du titre repose déjà sur sa capacité, la surprise passée, à embarquer le spectateur dans un champ dramatique où toute signification est inscrite dans une dynamique irrépressible. Le sens, loin de se figer, devient alors sans cesse mobile. Et si l'on comprend assez vite que la "hernie" - mot revenant de manière obsessionnelle dans la bouche du dictateur joué par Dieudonné Niangouna – renvoie beaucoup au sexe, sa répétition se pare souvent d'effets comiques, liée à l'incongruité des phrases.

Un dictateur donc, Martillimi Lopez, "fils de Maman Nationale" qui, en prenant la place d'un autre, se plaint des dettes laissées par le précédent, des 800 femmes qui

lui ont servi d'amantes, pour lesquelles les dépenses ont donc été conséquentes. Derrière le foisonnement de la langue de Sony Labou Tansi, il n'est pas difficile de discerner une diatribe contre les figures omnipotentes. Et, en cela, le texte devient d'une brûlante actualité, au lendemain d'une élection au Congo ayant conduit à la réélection de Denis Sassou Nguesso. Une lettre ouverte à François Hollande, sur des crimes à Brazzaville suite à cette élection, vient d'être rédigée, entre autre par Dieudonné Niangouna et Jean-Paul Delore, le metteur en scène.

Pour autant, même en collant à l'actualité, le texte de Sony Labou Tansi n'en conserve pas moins une intemporalité, liée justement à sa nature littéraire foisonnante. Dans la bouche de Dieudonné Niangouna, la matière langagière charrie des effets très particuliers. Incompressible houle de sonorités, s'amplifiant tel un torrent raclant tous les éléments sur son passage, cette langue se traduit par une expressivité folle. Il y a, dans cet emportement furieux du langage, des effets jazzistiques, que ne renierait pas un Koffi Kwahulé, l'auteur ivoirien, qui travaille ses textes dans une dimension musicale.

Dans le rôle du dictateur, Niangouna atteint des sommets. On sait la capacité de l'auteur metteur-en-scène congolais à incarner des rôles avec une présence physique remarquable : aux Laboratoires d'Aubervilliers, l'occasion avait été donnée de le voir pratiquer le kung-fu, dans la pièce éponyme, puis en grim pant sur des échafaudages, véritable lutin défiant l'apesanteur. En se glissant dans les habits négligés de Martillimi Lopez, il trouve un rôle à sa démesure, aux confins du grotesque ubuesque. Il faut le voir s'avancer parfois sur scène et, lorsqu'il n'est pas emporté par le flux inaltérable de parole, engager son corps dans une désarticulation de marionnette incontrôlée, proche d'une danse de possession. Des vidéos diffusées sur un écran, au centre de la scène, amplifient cette gestualité débridée.

La fureur inhérente à ce spectacle, elle commence bien avant la scène, lorsque, sur l'avenue Gambetta, résonnent des accords de guitare, puis des voix. On croit à quelques jeunes s'adonnant à des moments musicaux festifs, alors qu'il s'agit déjà d'un avant-goût de la pièce, emmené par un autre élément essentiel : le guitariste Alexandre Meyer. Seul sur scène, en prélude au commencement de la pièce, il improvise avec sa guitare, presque indifférent à la présence des spectateurs, nombreux ce soir-là. Il apporte une intensité supplémentaire à "Machin la Hernie", tant ses riff atteignent des niveaux sonores élevés. Quand il quitte la scène, c'est pour se retrouver en régie, contribuant à installer une autre atmosphère sonore, aussi ténue que délicate.

Vibrante, impressionnante, tant Niangouna virevolte dans son rôle, "Machin la Hernie" n'est pourtant qu'une étape. Jean-Paul Delore et son complice comédien ont comme projet d'adapter l'intégralité du texte de Sony Labou Tansi, en bousculant le mode de représentation classique. Inutile de dire que l'on a hâte de voir ça.

Machin La Hernie

Par Véronique Hotte, le 17 avril 2016

Machin La Hernie, texte de Sony Labou Tansi (Revue Noire Éditions), mise en scène de Jean-Paul Delore

Sony Labou Tansi, écrivain congolais des deux Congo, né au Congo belge – actuel Congo-Kinshasa – en 1947, et mort en 1995, au Congo-Brazzaville, écrit en 1981 un roman fleuve dont les Éditions du Seuil publient une version réduite, *L'État honteux*, un titre consenti par l'auteur qui lui préférerait à l'origine, *Machin La Hernie*. Or, dix ans après la mort de Sony Labou Tansi, la « Revue Noire » publie le manuscrit intégral en restituant le titre initial souhaité. Le héros du roman, le président Martillimi Lopez, est un dictateur défunt dont le narrateur raconte et incarne la vie qui consiste à anticiper et à déjouer les complots pressentis : un « ventriloque de l'État qu'il dirige et de son état de garçon sexué », selon le metteur en scène amusé Jean-Paul Delore.

Un personnage de théâtre en résonance avec l'actualité, un règlement de comptes.

Et le rôle n'est pas porté par le premier venu, s'il vous plaît, puisque le public a droit à la présence incandescente – soleil noir et mélancolique – de l'auteur et acteur unique, Dieudonné Niangouna : une verve exceptionnelle, une niaque survoltée et une hargne de tous les instants sans concession ni complaisance – transe radicale.

Ainsi, tandis que le Président du Congo vient d'être tout juste réinvesti ce 16 avril, la pétition « Urgence Congo » rédigée par Jean-Paul Delore, la costumière Catherine Laval, Niangouna et l'auteure Laëtitia Ajanohun dénonce les attaques criminelles contre les populations civiles en République du Congo :

« Le 4 avril 2016, falsifiant comme d'habitude le résultat des urnes, la Cour constitutionnelle de la République du Congo, aux ordres, valide la réélection à la Présidence de la République du candidat Denis Sassou Nguesso, au pouvoir depuis 32 ans. Préparé à ce coup d'état électoral, cette fois, le peuple congolais est prêt à amplifier sa résistance pacifique et à poursuivre sa désobéissance civile. »

Pour l'interprète engagé – c'est peu de le dire – Dieudonné Niangouna, le roman *Machin La Hernie*, écrit il y a près de quarante ans, résonne encore avec l'actualité, dont « la montée du FN, le terrorisme ambiant, la superpuissance de la Françafrique fabriquée par les indifférents, la canaille des générations sacrifiées, le mal-être de l'Histoire, le bout du tunnel qu'on n'aperçoit plus, l'échec des droits de l'humain ».

Voilà en quoi *Machin La Hernie* se fait un spectacle aigu, une cage de résonance amplifiée, une fiction grotesque et sarcastique sur l'état du monde, un État honteux dans lequel Martillimi Lopez – tyran paranoïaque, délirant, malmené par les événements dont il est aussi le manipulateur, gisant enfin et agonisant existentiel – est absolument abandonné dans un palais déserté de tout sujet, garde ou conseiller, tandis qu'il s'imagine avoir encore et toujours du pouvoir. Tout est affaire de braguette et d'hernie « contenue dans une peau de bête » – une zone sexuelle ex-croissante, encombrante autant que félonne, qui dirige prétendument le monde :

« Mais je vais vous raconter l'histoire de mon colonel Martillimi Lopez fils de maman nationale, vous allez rire oui vous allez rire... »

Le comédien descend les gradins de la salle avant de monter sur le plateau de scène, il est attendu depuis un moment par la guitare électrique d'Alexandre Meyer. Déclamant son récit sans compter, dansant, se contorsionnant, levant les bras, s'accroupissant et se tenant comiquement « les couilles » – sérieux toujours -, il s'interroge sur la situation qui est la sienne. En repartant, il invite le spectateur à passer devant sa caméra, filmé quelques secondes, le temps d'une répartie du texte.

La langue de Sony Labou Tansi, généreuse, physique et sensuelle, outrancière et farcesque avec ses occurrences répétées de *Machin La Hernie* et autres images ludiques évocatrices – un imaginaire linguistique créatif, un monde en soi -, claque dans la bouche du performer avec quelque chose d'étrange et d'indicible, d'ineffable et de monstrueux, qu'on rapprocherait de la manière rabelaisienne ou des inventions imagées de Céline. Le monologue n'en finit pas, puissant, répétitif, redondant et obsédant, une litanie, une prière liturgique jetée à la face de la terre et des hommes – spectateurs taiseux malgré eux, et qui ne disent mot, ne réagissent ni se révoltent.

Un spectacle rebelle, incisif et entêtant – un beau territoire politique de poésie.

Machin la Hernie : éjaculation divine

Par Fanny Brancourt, le 18 avril 2016

Dernière création, et pas des moindres, présentée lors des Traversées Africaines au Tarmac, Machin la Hernie, résonne bien plus qu'un uppercut.

Au départ de cette incroyable entreprise, il y a le texte de Sony Labou Tansi. Cet écrivain congolais né en 1947 à Kinshasa et mort en 1995 de l'autre côté du fleuve Congo, à Brazzaville, fut le chef de file d'une nouvelle génération d'auteurs africains. Il s'est illustré dans différents genres littéraires, le roman, la poésie, la nouvelle, le théâtre (il a d'ailleurs mis en scène la plupart de ses pièces). Novatrice et subversive, son écriture est prolifique et non-conformiste. Il met en lumière la vacuité, l'ingérence, le cynisme et bien d'autres choses encore de ceux qui nous gouvernent. Il est le témoin d'un monde qui perd la raison. L'écriture devient acte de rébellion, de résistance, pour ne pas plier l'échine. Les courbures sont une danse et non l'expression de l'abnégation, de la négation d'un être humain pour un autre. Texte d'abord publié dans une version courte et nommé *L'État honteux*, *Machin la Hernie* prend toute son essence en 2005, grâce aux Éditions Revue Noire.

C'est de ce texte que s'empare le metteur en scène, auteur et comédien Jean-Paul Delore. Et c'est accompagné du guitariste Alexandre Meyer et du comédien, auteur et lui aussi metteur en scène congolais Dieudonné Niangouna, qu'il se lance dans cette folle mission de monter ce roman fleuve. Dès les premiers pas dans le hall du Tarmac, on perçoit l'intranquillité dans laquelle vont nous projeter les artistes. En effet, une sono mal réglée (comme celles que l'on peut entendre parfois lors d'événements en Afrique) déverse des bribes de paroles mêlées à quelques notes musicales. C'est fort, ça grésille, l'agacement pointe son nez. Nous ne sommes pas là pour être bercés. Pendant ce temps de graves exactions se passent au Congo suite aux élections présidentielles, sans que la communauté internationale ne s'en inquiète. Trop d'intérêts s'y jouent sans doute pour que celle-ci réagisse. Incroyable et triste écho à l'actualité, *Machin la Hernie* envoie un premier uppercut.

Sur le plateau des riffs de guitare accueillent le public. Pendant qu'il s'installe, le guitariste Alexandre Meyer poursuit ses improvisations faisant de temps à autre monter la tension, personne ne semble réagir à ce qui peut devenir assourdissant. Les discussions continuent. Le brouhaha prend parfois le dessus. Mais les voix se taisent lorsque Dieudonné Niangouna derrière le public, fait entendre la sienne. « Je vais vous raconter l'histoire de mon colonel Martillimi Lopez fils de Maman Nationale, vous allez rire mais oui vous allez rire, parce que feu mon colonel Martillimi Lopez a fait rire l'Afrique et le monde entier... ». La couleur est donnée. L'érucciation peut commencer. L'histoire est celle d'un dictateur qui traverse gloire et renversement. Un dictateur d'hier, d'aujourd'hui, de demain. Un dictateur du Congo peut-être, d'ailleurs sûrement.

Pendant une heure trente, Dieudonné Niangouna se jette corps et âme dans ces mots, dans ce texte chair qu'il fait sien. Il est ce dictateur, ses sous-fifres, ses femmes, les courbettes des uns, les galipettes des autres, les velléités de l'entourage malveillant, c'est selon. Il porte ce texte comme aucun autre ne pourrait peut-être le porter. La langue de Sony Labou Tansi ressemble fortement à la sienne, à son écriture, pourtant ce sont les mots de son aîné qu'il crache, exulte. Il est ce colonel perché, parfois à la limite de la transe ou de la folie à en voir ses yeux brillants, grands ouverts tournés vers ses sujets et autres déshumanisés à sa botte. Le discours est limpide, ponctué de silences. Aucune baisse de régime. A l'image d'un marathonien Dieudonné Niangouna traverse le texte et sa densité, avec détermination, énergie et sueur. Jugulant l'impatience, accumulant colère et énergie de la colère, le colonel est sur le qui vive.

Tout est question de maîtrise. S'entourer des bonnes personnes, veiller à ne jamais avoir le dos tourné. Balles et couteaux peuvent se retourner à tout moment. Maintenir son peuple dans la médiocrité, l'ignorance, garder sa hernie en quelque sorte. Cette excroissance de chair donnant l'absolution à tout acte. Comme s'il fallait encore prouver que sexualité et pouvoir vont de pair. Le colonel Martillimi s'accroche à sa hernie comme à une bitte d'amarrage. Elle est son seul ancrage dans cette tyrannie qui l'envoie en l'air, au septième ciel. Dieudonné Niangouna garde le cap. A aucun moment il ne faiblit. Il maintient la tension, accompagné par moments des répétitions et pulsions musicales d'Alexandre Meyer. Son corps tourne en rond, piétine, se tend, se fige déversant à la face du monde l'éjaculat féroce. La langue de Sony Labou Tansi crue, imagée, musicale, est une matière explosive convoquant sensations, émotions et réflexions. Pour qui arrive à se laisser emporter par cette folie créatrice, le voyage n'est pas de tout repos, mais devient indispensable au regard de notre monde.

Avec *Machin la Hernie*, Jean-Paul Delore, Alexandre Meyer et Dieudonné Niangouna, dont il faut saluer l'incroyable performance, posent ici un acte artistique et politique fort auquel, on peut l'imaginer, Sony Labou Tansi ne serait pas insensible. En sortant de la salle, la soif se fait ressentir. C'est avec lui, avec eux que s'est couru ce marathon. C'est grâce à lui, grâce à eux que nos yeux ont soif d'ouverture, de vigilance aux choses de notre monde.



MACHIN LA HERNIE

Le metteur en scène Jean-Paul Delore jette le tourbillonnant Dieudonné Niangouna dans le verbe fleuve de Sony Labou Tansi. Pour la vérité passée et présente de l'histoire.

Dieudonné Niangouna pratique la langue de Sony Labou Tansi (1947-1995) depuis la préadolescence. Elle est une de ses matrices littéraires. Acteur, il l'incorpore et la porte ailleurs, dans un même fleuve, leur commun Congo. Rien d'un débit tempéré, mais une succession de rapides et de tourbillons qui charrient l'histoire en direct, la souffrance des peuples, la litanie des oppresseurs et de leurs victimes. Sans l'apaisement d'une embouchure. La langue de Sony ne suit pas un cours naturel. L'amant l'attire autant que l'aval. Souvent, elle revient aux sources. Sous son trois pièces impeccable sujet-verbe-complément, elle charrie la terre et la chair, révélant et déplaçant une trop humaine géographie.

Dans les livres, la langue de Sony Labou Tansi – comme celle de Dieudonné Niangouna écrivain – coule trop vite, trop fort, pour que les typographes puissent suivre. Elle obéit à une règle supérieure, de vérité. Les mots ne sont pas forcément à l'endroit recommandé par la syntaxe classique, mais là où ils peuvent soutenir foisonnement et complexité. Ils restent au plus près de l'énonciation. Ils laissent entrevoir des perspectives infinies par trouées, une part cachée du locuteur livrée à l'imagination et à l'exigence de réalité du lecteur. La langue de Sony Labou Tansi souffre dans la lecture muette. Elle réclame l'énonciation comme une émancipation, le dégageant de la poitrine et du ventre, la station debout et du souffle, afin que le lecteur devienne à son tour « *acteur de l'écriture* »¹, selon le mot de Dieudonné Niangouna.

Machin la Hernie est un roman de 300 pages serrées². Le metteur en scène, Jean-Paul Delore, y a frayé une piste étroite qui ouvre à la repousse. Machin, nom propre devenu sale à force de traficotages et la Hernie, son complément, son surnom, sa fiction, la pétille d'un dictateur dément. La Hernie est un cancer proliférant et un concert désaccordé, la manifestation d'un moi stade caca et stade pouvoir en général, un monstre à têtes et à queues multiples, un sexe (masculin) – et Dieudonné Niangouna de se serrer les couilles à son invocation – qui arrose volontiers le peuple. La Hernie est un Blob qui avale, digère ou recrache, un ventre sans fond, une gidouille sortie de l'histoire bien réelle de l'Afrique équatoriale.

Et c'est peu de dire que l'histoire bégale. À l'époque, Sony Labou Tansi avait été fasciné par les discours de Mobutu. Par l'enflure obscène et fascinante du verbe autocratique. Une première version de son roman fut publiée au moment où le Congo (Brazzaville) était entre les mains d'un certain Denis Sassou Nguesso³. Plus de 30 ans après, l'homme est toujours au pouvoir après ce qui a tenu lieu d'élections. Comme s'il tentait d'entrer non dans l'histoire mais dans la fiction du colonel Mortilimi Lopez, « *fils de Maman Nationale* », à la fois Machin la Hernie et son totem. Sur un écran vertical noir et blanc, Dieudonné apparaît tantôt en uniforme, les traits déformés, tantôt en moine affectée d'un dérèglement physique qui ressortit lui aussi à la psychiatrie. Sur scène, comme le président-colonel, il est possédant et possédé, siège d'une dialectique démente qui porte le corps à incandescence dans les rôles, les hoquets de l'histoire. Il brûle les mots comme la chair de ses sujets et s'efface dans la nuit équatoriale abandonnant derrière lui une terre calcinée •

Jean-Louis Perrier

1. Dieudonné Niangouna, *Acteur de l'écriture*, Les solitaires intempestifs, 2011.
2. Sony Labou Tansi, *Machin la Hernie*, éditions Fata Morgana, 2005.
3. Lire la lettre ouverte à François Hollande publiée par l'équipe artistique de *Machin la Hernie* sur Lemouchoir.fr.

Machin la Hernie de Sony Labou Tansi, mise Jean-Paul Delore a été créé le 13 avril au Tournon, Paris. Tournée à venir.

CONTACT ARTISTIQUE :
LZD - LÉZARD DRAMATIQUE
JEAN - PAUL DELORE
+33 (0)6 71 91 37 05
jpdelore@yahoo.fr



CONTACTS :
Gestion de production et d'administration / **ARDEC**
42 rue Adam de Craponne
34000 Montpellier
+33 (0)4 67 92 21 74
lezarddramatique@gmail.com



LZD - Lézard dramatique est conventionné par le Ministère de la Culture et de la Communication – DRAC Auvergne-Rhône-Alpes et par la Région Auvergne-Rhône-Alpes.
La compagnie est soutenue par l'Institut Français-Paris , le FIACRE Auvergne-Rhône-Alpes.



WWW.LZD.FR